

UN DIMANCHE  
DE RÉVOLUTION

## DU MÊME AUTEUR

*Tout le monde s'en va*, Stock, Paris, 2008.

*Mère Cuba*, Stock, Paris, 2009.

*Poser nue à La Havane*, Stock, Paris, 2010.

*Negra*, Stock, Paris, 2014.

WENDY GUERRA

---

UN DIMANCHE  
DE RÉVOLUTION

Traduit de l'espagnol (Cuba)  
par Marianne Millon

ROMAN

BUCHET ● CHASTEL

Titre original: *Domingo de Revolución*  
© Wendy Guerra, 2016.  
c/o Indent Literary Agency  
[www.indentagency.com](http://www.indentagency.com)

Et pour la traduction française:  
Libella, Paris, 2017.

ISBN: 978-2-283-03066-0

*Pour Gabo*



Bárbara colla son visage pâle contre la grille et regarda à travers. Des automobiles à la carrosserie verte et jaune, des hommes frais rasés et des femmes souriantes passaient tout près, dans un défilé très net, découpé en sections égales par l'entrecroisement des barreaux. Au fond, la mer.

DULCE MARÍA LOYNAZ,  
*Jardín*<sup>1</sup>

---

1. Roman paru en 1954 à Cuba, demeuré inédit en français. *Toutes les notes sont de la traductrice.*



Comment raconter tout cela sans souiller mes pages?



## I

Il n'y a certainement que moi pour me sentir seule à La Havane aujourd'hui. Je vis dans cette ville peu respectueuse de la vie privée, intense, insouciante et dissipée, où l'intimité et la discrétion, le silence et le secret, tiennent du miracle, ce lieu où la lumière te trouvera dans ta cachette. Ici, se sentir seul signifie peut-être que l'on a vraiment été abandonné.

N'étudie pas autant et apprends, disait ma mère du fond de mes rêves.

Je fais partie de ces gens qui croient que tout peut toujours être pire, mais cette fois, j'avais la certitude que l'horreur se trouvait désormais derrière moi, il ne pouvait rien m'arriver de pire, je l'avais appris au fil de ces mois où j'étais restée allongée, à délirer, isolée du monde et de moi-même.

Par un matin ensoleillé, pratiquement comme tous les autres de cette année passée au lit, le téléphone sonna. L'appareil était recouvert d'une pile de sous-vêtements sales, d'emballages de biscuits chinois et autres vestiges de l'enfermement. Comme le temps des condoléances était passé et que plus personne ne souhaitait avoir de mes nouvelles sur l'île, le téléphone sonnait peu. Il sonna. La dernière fois, trois semaines plus tôt, c'était mon ami Armando, qui m'appelait de New York, manifestement pour me présenter ses condoléances. Il me chanta les paroles d'un *guanaco*<sup>1</sup> célèbre: *Je n'ai pas de mère, je n'ai pas de père, je n'ai personne qui m'aime*, et éclata d'un rire nerveux juste avant de raccrocher. Il sait parfaitement que je déteste les condoléances,

---

1. Variété de rumba. Titre original: *El huerfanito* («L'orphelin»).

son sens de l'humour était plus fort que ma tragédie. Le téléphone sonnait avec tant d'insistance que j'eus le temps de me relever et même de le retrouver sous la pile de déchets. Qui cela pouvait-il bien être ? Je n'avais plus de proches susceptibles de m'apprendre les mauvaises nouvelles, et je fermais ma porte à Mária, qui avait toujours travaillé chez nous. Je me méfiais même de mon ombre, je ne voulais personne pour m'observer. Le téléphone semblait ne jamais devoir s'arrêter, je le saisis donc tranquillement, j'étais au-delà de ce son exaspérant, et de n'importe quelle annonce fatidique autre que celle de ma propre mort.

Une éditrice catalane m'appelait pour m'annoncer que j'avais remporté le grand prix, assorti de cinquante mille euros et de la publication de je ne sais combien de milliers d'exemplaires. Souhaitais-je venir en Espagne le mois suivant pour assurer la promotion de mon livre ? Aurais-je le temps « avant le suicide » ? plaisanta-t-elle, paraphrasant le titre du recueil. Je répondis par l'affirmative aux deux questions puis m'imposai le jet glacé de la douche afin d'expurger l'amertume de mon corps. Je considérai comme terminés les courts bains de siège que je prenais parfois, uniquement quand je décidais de me lever. Ma colonne vertébrale se redressa sur-le-champ et, même si je n'avais personne à appeler, beaucoup de monde se manifesta, des journalistes et des amis de ma mère. Des auteurs cubains qui vivaient à l'étranger, et des curieux qui voulaient savoir comment j'avais fait pour obtenir quelque chose que je ne méritais certainement pas.

J'avais du mal à y croire et en même temps, en réfléchissant bien, c'était tout ce que j'attendais de l'existence. Parvenue à la trentaine, je ne pouvais rêver mieux. Il me fallait un coup de barre qui mettrait le cap sur mon avenir, sinon j'allais retomber sur mon lit, allongée, les yeux ouverts et l'esprit vide.

En quoi cette année avait-elle consisté? À me rappeler ce qui était arrivé à mes parents et les fortes pressions survenues après leur mort.

Fermer les yeux pour sentir la pluie argentée et douloureuse, l'explosion dilatée qui transforma en cendres mes seuls guides dans la vie. Fermer les yeux revient à les ouvrir sur la mort.

Certains jours, je me demandais pourquoi j'en avais réchappé. La suite valait-elle la peine d'être vécue? Pourquoi se taisaient-ils en ma présence? Se méfiaient-ils de leur fille unique? Pourquoi tous ces interrogatoires après leur mort? Qui étaient-ils en réalité? Autre chose que «papa» et «maman» se cachait derrière leurs noms.

Je sortais rarement de mon lit, presque toujours réveillée par la sonnette. C'étaient eux, les «*segurosos*», les agents de la sûreté de l'État, je ne me trompais jamais, personne d'autre ne voulait s'impliquer dans ma tragédie. Je conduisais les officiers dans ma chambre où flottait une odeur nauséabonde, certes, mais que je ne cherchais pas à masquer.

Les militaires en civil ne m'adressaient pas un regard, obsédés par l'idée que je puisse communiquer avec quelqu'un, que j'exprime mon avis, que je donne des interviews. Des interviews? À qui? Pourquoi? Personne ne m'en réclamait. Ils insistaient, exigeaient mon silence, me demandaient un vote de confiance. Encore davantage de silence? Qu'y a-t-il après le mutisme profond? Qu'y a-t-il après la pesante aphonie suscitée par la mort de tout ce qui te reste? Ici, je n'ai personne à qui parler ou avec qui communiquer. Les voisins frappent à la porte pour m'apporter du lait, une assiette dont je m'oblige à avaler le contenu quand je ne le vomis pas avant de le digérer, mais je ne reçois personne d'autre, je suis hors jeu. Je n'existe pas.

L'un des officiers m'a demandé si je reconnaissais mon père dans mon père. Quoi? Qu'essayait-il de me dire? Je ne comprenais pas. Là, j'étais vraiment traumatisée. Quand on est déprimé, n'importe quelle idée abstraite vous perturbe. J'étais prise dans un cauchemar, et ses yeux clairs me donnaient le vertige, envie de vomir, j'avais besoin d'être seule, et je décidai de ne plus ouvrir ma porte à personne à compter de ce jour.

Une longue année s'est écoulée et, aujourd'hui, je peux la reconstituer les yeux ouverts, après avoir vu de l'intérieur, à l'entrée de Varadero, dans un accident de la circulation spectaculaire, leurs corps pulvérisés en l'air. Ils ont disparu, c'est tout. Comment ai-je pu en réchapper? Je l'ignore. Les miracles existent, et j'en suis la preuve. Pourquoi m'avoir sauvée moi, la plus inutile de tous ceux qui se trouvaient à bord de cet engin russe?

Je n'ai pas versé une larme, je me suis occupée de tout et de tous comme un robot.

Je souffrais ou je souffre encore? J'ai fini par m'écrouler. Cela faisait-il de moi quelqu'un de meilleur pour autant? L'être humain apparaissait à travers les grilles de mon caractère viril et indomptable, j'étais enfin allongée sur mon lit, victime de malaises et de vomissements, d'une instabilité créée par les douleurs à la colonne et d'une dépression qui venait de mon autre moi, le personnage qui avait réellement écrit le recueil de poèmes. Le seul, celui du prix. *Avant le suicide.*

Je dansais seule pour tomber d'épuisement, tournais sur place un verre de vin à la main au point d'en avoir le vertige, m'effondrais, me remettait avec peine de l'étourdissement, mais impossible de trouver le sommeil. J'avalais des somnifères, ouvrais la bouche comme un ours savant qui engloutit le sucre en récompense de ses efforts. La mienne était l'épuisement. Est-ce trop demander que de se déconnecter pendant six heures? Je n'avais

pas été autorisée non plus à m'échapper de moi-même et à libérer l'espace d'un instant les rares personnes qui me supportent encore.

À l'aube, je me rendais toujours sur les lieux désertés par les amis qui avaient quitté le pays. Je m'en allais terrifiée, tentant de presser le pas et de rattraper le rythme de mon cœur. Au cours de mes promenades, je cherchais souvent un téléphone public et composais mon propre numéro afin d'entendre ma voix sur le répondeur.

Pour moi, La Havane n'est plus une capitale – devenue trop petite, médiocre, sa beauté ne l'empêchera pas de s'éteindre; une ville repose sur les gens qui y vivent et, entre les ruines et la diaspora, nous sommes en train de l'achever. J'ignore qui sont ses habitants, ils ont l'accent de la côte nord ou du sud d'Orient ou bien adoptent une conduite tribale qui ne ressemble en rien à celle de la ville qu'on m'a montrée dans l'enfance. Il y a une sorte d'*haïtianisation* dans le comportement des êtres qui la constituent. On mange debout, l'assiette à la main, ou on déambule en mâchant n'importe quoi dans les rues du centre de La Havane, La Lisa, El Cerro; les insultes et les coups font partie du paysage, les eaux usées ouvrent une tranchée entre deux trottoirs, et la musique tapageuse l'emporte sur le silence ou les bonnes manières. De retour dans ses rues, battant le pavé pour aller acheter des provisions ou finaliser certaines démarches urgentes, tu finis par crier ou te taire sous l'effet de la colère. La Havane devient ton ennemi, ses habitants, son manque de confort, l'impossibilité d'être bien, tout se ligue contre toi. Ce lieu jadis sublime t'agresse désormais.

Au milieu de tout cela, j'avais écrit quelques poèmes très émouvants, à tort ou à raison – poignants. Je n'étais pas encore malade, à l'époque je pouvais écrire en feignant d'être gavée de

médicaments tout en jouissant de la bonne santé de quelqu'un qui se contente d'incarner un personnage fragile pour une durée limitée.

À force de jouer au fou, on finit par le devenir, et je crois qu'en achevant mon premier recueil de poèmes, *Avant le suicide*, je suis vraiment tombée malade. Je me suis sentie comme une vieille poule déplumée, de celles qui, après qu'on leur a tordu le cou, survivent miraculeusement à la mort dans une marmite fumante; et ainsi, abandonnée sur le lit, assoupie et confuse, j'ai prolongé le déplaisant hiver tropical, reporté les formalités administratives telles que mettre la maison de mes parents à mon nom ou bien ouvrir un compte bancaire pour y déposer les pesos cubains qu'ils m'avaient laissés; je mangeais ce que m'apportaient mes voisines quand elles pouvaient, m'abstenant quand personne ne me faisait cette faveur; j'ai même cessé de lire mon courrier et de prendre des douches. Je suis devenue accro à ces crèmes mentholées héritées de ma mère avant de décider de laisser mon corps se débrouiller tout seul.

Non, je ne vais pas chez le médecin à Cuba car j'ai deviné dès l'enfance que, dans le laboratoire de mon père, on inoculait du poison à des personnes suspectes ou gênantes pour le régime, je pense aussi que les freins de notre véhicule ont été sabotés pour faire se volatiliser mes parents une bonne fois pour toutes, emportant avec eux les secrets de ces empoisonnements qu'ils avaient menacé de rendre publics si on continuait à exercer des pressions sur eux. Après avoir imaginé l'enfer qu'ils avaient vécu au Pôle scientifique, je n'avais aucune intention de participer à ce plan infini.

Un jour avant de tomber malade, un lundi matin, je me suis rendue à la poste qui se trouve sous les arcades de la rue Infanta, j'ai écrit sur une enveloppe jaune en papier recyclé le nom du

destinataire, et, après avoir passé la langue sur la bande collante amère, je l'ai refermée. La boîte aux lettres a murmuré : « C'est fait. » J'avais envoyé mon premier recueil de poèmes à un concours en Espagne, je n'avais rien d'autre à gagner ou à perdre, et si je l'ai fait, c'était comme une dernière tentative pour vaincre l'enfermement.

Les vomissures maculant le sol des arcades, l'odeur de friture et le bruit des disputes des voisins étaient dissuasifs. Le son des congas accompagnant une célébration religieuse annonçait que tout cela ne résisterait guère plus longtemps, les circonstances me chasseraient à coups de pied. La ville que j'aimais avait disparu avec les amis et tout le reste.

Au moment où j'ai abandonné mon livre dans la boîte aux lettres, j'ai failli m'autoriser à pressentir qu'on allait me donner le prix – je suis partie en courant, la névrose m'empêche de rester vigilante avec des pensées agréables. La réalité collabore et renverse tout indice de triomphe, aussi petit ou lumineux soit-il.

En dépit de mon pessimisme, j'ai gagné, j'ai gagné, mes poèmes se sont défendus tout seuls et nous avons ressuscité ensemble.

*Quand j'ai quitté La Havane, je n'ai dit au revoir à personne*<sup>1</sup>, à l'aéroport, un monsieur qui évita de me donner son nom vint me voir. C'était un bureaucrate aux gestes de politicien, aux mains tremblantes et avec un tic nerveux dans les yeux, qui sentait la nicotine. D'après lui, mon livre n'obtiendrait aucune reconnaissance officielle et serait passé sous silence à Cuba. Il me suggéra de ne pas rentrer pour l'instant. Le camarade en *guayabera*<sup>2</sup> était un ignorant doté d'enthousiasme et il m'apprit que derrière mon prix se cachait l'impérialisme, un prix qui n'était dû qu'à une

---

1. Début de « *El perrito chino* » (« Le chiot chinois »), chanson enfantine cubaine.

2. Chemise traditionnelle portée dans toute l'Amérique latine.